

SUR UN PETIT PONT EN IRAK

Texte

Natsuki IKEZAWA

Photos

Seiichi MOTOHASHI



Traduction : Corinne QUENTIN

Editeur : IMPALA

Prix : GRATUIT



SUR UN PETIT PONT EN IRAK



page 2 SUR UN PETIT PONT EN IRAK



J'avais envie de savoir
sur qui tomberaient
les bombes, dans le cas
où il y aurait une guerre.



En 2001, les Nations Unies ont présenté un rapport évaluant le nombre de décès dans la population irakienne dûs aux sanctions économiques à 1.500.000 personnes dont 620.000 enfants de moins de cinq ans.



Ce sont des gens très enjoués.
Et puis tellement aimables !

An aerial photograph of a city street in Iraq. The street is wide and paved, with a white bus and several cars, including a yellow taxi and a blue truck, moving along it. The buildings on either side are multi-story, with flat roofs and some balconies. The overall scene depicts a busy urban environment.

Ce pays est resté bloqué au stade auquel
il était parvenu il y a dix ans.



La nourriture est abondante
et il n'y a rien à redire
quant à la qualité.



Alors que je traversais un petit pont, j'ai été assailli
par une image extrêmement concrète de la guerre.

Il n'y a aucune raison
pour que les bombes américaines
tuent ces enfants.





Edition japonaise originale parue en janvier 2003,
éditions Kobunsha, Tokyo, sous le
titre : Iraku no chiisana hashi wo watatte.

© 2003 Natsuki IKEZAWA & Seiichi MOTOHASHI

Traduction française © 2003 Corinne QUENTIN & Impala Co., Ltd.

Tous les droits réservés.

URL : <http://www.impala.jp>

Ce texte peut être téléchargé gratuitement et vous pouvez le faire
librement circuler à condition de ne pas en changer le contenu.

Direction artistique : Ryoichi SHIRAISHI

Graphisme : Yuko MORISAKA



SUR UN PETIT PONT EN IRAK

J'ai décidé d'aller en Irak.

Mon objectif principal était de visiter des sites archéologiques. Depuis quelques années, en effet, je publie dans un magazine une série d'articles sur les civilisations du monde vues à travers leurs vestiges. Pour cela, j'ai voyagé un peu partout et visité toutes sortes de sites.

La Mésopotamie faisait bien évidemment partie des lieux que je voulais voir, mais j'avais d'abord pensé qu'il me faudrait y renoncer. Cette région, qui appartient maintenant à l'Irak est, comme chacun sait, le berceau d'une des quatre grandes civilisations de l'histoire de l'humanité et on y trouve de nombreux vestiges sumériens, assyriens, ou babyloniens. Mais j'avais l'idée qu'il serait difficile d'entrer en Irak. Après la guerre du Golfe, ce pays semblait ne plus vouloir laisser entrer les étrangers et il devait être compliqué d'obtenir un visa. Les

éditions Lonely Planet qui publient pourtant des guides sur le monde entier n'ont pas d'ouvrage sur l'Irak et seules quelques pages sont consacrées à ce pays dans un guide sur le Moyen-Orient. Or, là aussi, il est indiqué que l'entrée n'est pas chose facile. Jusqu'à une période récente j'ai donc pensé que je ne pouvais que renoncer à me rendre en Irak.

Et puis, en mai dernier, j'ai entendu dire que la situation aurait changé depuis quelques années et qu'il ne serait finalement pas si compliqué d'entrer dans le pays. J'ai donc décidé de demander un visa et l'ai obtenu après avoir expliqué le but de mon voyage à l'Ambassade d'Irak à Tokyo.

Pendant l'été j'ai eu divers travaux à faire en Europe et lorsque j'ai eu à peu près tout terminé l'automne était déjà là. J'ai demandé à ce que mon visa me soit remis à Paris où je me trouvais (la durée de validité étant de trois mois je n'avais pas le temps de retourner le récupérer au Japon) et j'ai enfin pu partir. Je suis arrivé à Bagdad dans la soirée du 29 octobre.

Mon objectif était de visiter des sites archéologiques et on ne peut pas dire que la période était idéale pour faire du tourisme. A entendre les déclarations du gouvernement américain, une attaque pouvait avoir lieu d'un jour à l'autre et je ne savais rien de la situation à l'intérieur du pays. Un guide anglais récent, édité en 2002, ne donnait que des informations



négatives : un peuple souffrant du despotisme de Saddam Hussein, un manque de nourriture dû à l'embargo, des communications téléphoniques avec l'étranger quasiment impossibles etc.

Les risques de guerre faisaient que le moment n'était effectivement pas idéal pour un voyage en Irak mais cette situation me donnait encore davantage envie de m'y rendre pour savoir quel était ce pays sur lequel il était question d'envoyer des missiles et de lâcher des bombes.

La presse et la télévision rendent compte des problèmes internationaux, mais elles s'intéressent essentiellement aux manœuvres diplomatiques entre les gouvernements des pays concernés et les Nations Unies sans presque jamais mentionner les personnes dont c'est pourtant le destin qui est en train de se jouer. La presse n'est en fait qu'un organe de communication pour ceux qui se disent spécialistes des relations internationales et ce n'est pas avec ce qu'exposent les médias que l'on peut se faire une idée de la réalité de la guerre pour les populations.

Depuis l'automne 2001, en suivant l'actualité sur les attaques en Afghanistan, je me suis souvent demandé comment me positionner personnellement par rapport aux informations fournies par les grands médias. Je ne suis ni un

politicien, ni un diplomate, ni non plus d'ailleurs un gestionnaire de capitaux du secteur pétrolier. Je ne suis pas un militaire et ne me sens pas non plus l'âme d'un combattant révolutionnaire. Je ne suis qu'un simple citoyen japonais, qui se trouve loin du terrain où ont lieu les combats. Je n'ignore pas que je vis dans un pays qui consomme beaucoup de pétrole et connaît l'aisance. Je suis de ceux qui bénéficient du système économique actuel. Et si je discute les fondements de cette mondialisation qui ne cesse d'élargir le fossé entre les riches et les pauvres je ne peux cependant pas m'extraire entièrement de ce système pour vivre en autarcie sur une île déserte. J'écris pour critiquer les Etats-Unis qui s'appuient sur leur puissance militaire pour renforcer toujours davantage leur hégémonie tant politique qu'économique, mais que puis-je faire de plus ?

Je peux essayer de faire travailler mon imagination. Au début de l'hiver 2001, j'ai imaginé que je pourrais être né en Afghanistan. Je ne me suis pas représenté en chef de clan militaire ni en dirigeant Taliban mais en simple citoyen, c'est-à-dire dans la peau d'un de ceux qui pourraient se retrouver sous les bombes.

De la même manière, lorsque je me suis mis à réfléchir au sort de l'Irak, ce que j'ai eu envie de savoir c'était qui serait la



cible des bombardements dans le cas où il y aurait une guerre. Les médias ne répondant pas à cette question je me suis dit que je ne pouvais qu'aller voir par moi-même.

Je suis arrivé à Bagdad tard dans la soirée et le lendemain, dès mon réveil, je suis sorti me promener dans la ville. J'ai été surpris par le calme qui y régnait. Il ne me semblait pas y avoir de tension particulière alors qu'une guerre était peut-être imminente, du moins dans ce que je voyais dans les rues. Ni militaires, ni voitures de l'armée, pas de sacs de sable entassés le long des rues, pas non plus d'essais de sirènes d'alertes. Les quartiers commerçants avaient la même animation que les quartiers commerçants de tous les pays.

De là, je suis parti pour un voyage de deux semaines, de Mossoul dans le nord à Nasiriyya dans le sud.

J'ai ma propre méthode pour découvrir un pays : je porte une attention particulière à l'alimentation.

La raison d'être d'un état, en tant que système, c'est d'assurer les bases de la vie des gens qui se trouvent sur son territoire : une vie paisible, avec suffisamment de nourriture pour que les jeunes couples puissent sans inquiétude donner naissance à des enfants et les élever, des enfants qui



grandissent dans de bonnes conditions et des personnes âgées qui mènent une fin de vie tranquille, la possibilité de dire ce que l'on veut et celle d'aller où l'on veut. Le rôle premier de l'état est donc de garantir le fonctionnement d'un système¹ rendant tout cela possible. Or, parmi ces critères, le plus facile à saisir est celui de l'alimentation : en ville, les gens peuvent-ils facilement se nourrir ? En bonne quantité et en qualité ? Le leurre en ce domaine est relativement difficile.

Prenons l'exemple du Japon : la quantité est largement suffisante et cela malgré un taux d'autosuffisance alimentaire excessivement bas. La qualité, par contre, est plutôt médiocre. Il est facile de s'en rendre compte au supermarché par exemple où les légumes sont généralement beaux extérieurement mais manquent de saveur. Et si l'on considère le fast-food, directement issu de la culture américaine, on ne peut y voir que la tentative de faire paraître bon un produit insipide, à coup d'additifs divers. Le plaisir de manger tué par le mercantilisme.

De ce point de vue l'Irak supporte largement la comparaison : la nourriture y est abondante et il n'y a rien à redire quant à la qualité.

Dans tout les restaurants du pays le service est à peu près identique : quand un client s'assoit à une table, avant même



qu'il commande, on pose devant lui plusieurs assiettes d'hors-d'œuvres. Tout cela est très copieux avec, par exemple, de la soupe de lentilles, de la salade de concombres et tomates coupés en petits morceaux, de la salade de macaronis (avec une sauce soit à base de yaourt soit à base de tomate), de la salade de fèves, de la purée de sésame, des aubergines et autres légumes sautés à l'ail. Comme les assiettes sont grandes, la table est rapidement recouverte et il est parfois difficile de tout faire tenir dessus en même temps ! En plus de ces plats il y aura toujours une assiette d'olives noires et de concombres marinés dans de la saumure. Il n'est pas rare non plus qu'on vous apporte quelques légumes crus, une dizaine de concombres par exemple. Vous pouvez généralement demander autant de portions supplémentaires que vous voulez. Tous ces plats se mangent avec un pain rond et plat du genre pita (appelé "hobusu") en attendant le plat principal qui est lui aussi fort copieux.

Les plats de légumes sont constitués d'aubergines, haricots ou pommes de terre mijotés avec des tomates. Quant à la viande, si vous commandez du poulet grillé, on vous servira 1/2 poulet par personne. Le ragout de mouton à la tomate ou les brochettes soit de viande en morceau, soit de boulettes de viande hachée (kebab) sont également des plats

courants. Tout cela est servi avec une assiette de riz.

Partout, la cuisine était bonne et les portions tellement importantes que je n'ai jamais pu tout manger. Il ne s'agissait pas de restaurants luxueux mais de gargotes de bord de route ou de petits restaurants dans des villes de province. Cela fait partie de la manière de recevoir des Arabes que de ne pas vous laisser la possibilité de dire que vous avez manqué de quoi que ce soit et cette tradition est vivante même dans les petits bouis-bouis. Un vrai repas digne de ce nom semble devoir vous laisser tellement repu que vous serez obligé de laisser des restes. Peut-être est-ce à cette tradition que les hommes d'un certain âge doivent ce ventre rond qui leur va si bien d'ailleurs ?...

Concernant le niveau alimentaire l'Irak est donc en bonne place. Petite anecdote au passage : c'est dans un hôtel de luxe de Bagdad et dans un restaurant destiné aux touristes de l'Avenue Rachid que j'ai mangé le plus mal de tout mon voyage !

J'ai entendu dire cependant que la nourriture avait vraiment fait défaut entre 1992 et 1994. Après la guerre du Golfe, les Nations Unies, à l'initiative des Etats-Unis et de l'Angleterre, ont décidé de prendre ce qui s'est appelé des "sanctions économiques" et ont imposé un embargo. L'Irak

étant un producteur de pétrole, c'était un pays riche qui pouvait tout acheter grâce à l'argent de la vente de son or noir, mais ses importations ont alors été strictement limitées. En 1991, sa production de pétrole est tombée à 15% de la quantité produite normalement en six mois et l'activité économique du pays dans son ensemble s'est retrouvée paralysée.

Le manque de nourriture bien sûr mais aussi la disparition des médicaments sur le marché ont entraîné des effets désastreux. Pendant cette période, le taux de mortalité infantile aurait été multiplié par cinq. Des maladies peu importantes en temps normal, telles que l'angine par exemple, devenaient rapidement mortelles pour les enfants, à cause du manque d'antibiotiques.

En 2001, les Nations Unies ont présenté un rapport évaluant le nombre de morts dans la population irakienne du fait des sanctions économiques à 1.500.000 personnes dont 620.000 enfants de moins de cinq ans. Quelle est donc la proportion d'enfants qui, nés à cette époque, ont pu s'en sortir à peu près et atteindre l'âge adulte ? Cela m'a rappelé le grand nombre de Soudanais morts de maladies bénignes parce qu'ils ne pouvaient plus se procurer les médicaments que fabriquait une usine de produits pharmaceutiques de Khartoum et qu'un missile américain avait détruite.

Les gens ne meurent pas seulement sous les bombes...

Au début, l'embargo était drastique. Livres, magazines, papier, enveloppes, cercueils, ampoules électriques, chaussures, jouets, bicyclettes, tous ces objets font partie de la liste très détaillée des produits interdits à l'importation. Encore aujourd'hui, un ressortissant britannique qui enverrait des médicaments à un ami en Irak, sans autorisation d'exportation du Ministère du commerce et de l'industrie, serait considéré hors-la-loi et il semblerait que les autorisations d'exportation ne soient que rarement accordées.

Dans ces temps difficiles, les gens se sont mis à travailler dur. Alors qu'en 1985 une personne ayant un travail intellectuel recevait un salaire mensuel de 200 dollars, sous l'embargo ce salaire avait baissé jusqu'à 3 dollars. En-dehors des heures de cours, les enseignants se sont mis à conduire des taxis par exemple. Chacun ne pensait plus qu'à survivre au jour le jour, perdant du même coup une certaine échelle des valeurs. C'est sans doute pourquoi aujourd'hui les personnes âgées se plaignent de voir combien les jeunes de cette génération n'ont pas de principes moraux ni d'objectifs pour orienter leur vie.

Les sanctions économiques ayant eu pour effet de paralyser toutes les activités pendant plusieurs années, certains disent qu'elles ont privé l'Irak d'avenir. Pour donner un



exemple on peut dire que l'interdiction d'importer des revues scientifiques a empêché ce pays d'accéder aux progrès des connaissances mondiales. On peut dire qu'il s'agit d'une fermeture au monde du genre "sakoku"(*) mais imposée de l'extérieur. (* "sakoku" : isolement presque total qu'a volontairement organisé le gouvernement japonais, entre le XVIIème et le XIXème siècle.NDT)

Les critiques contre ces mesures jugées trop inhumaines se sont multipliées à travers le monde et, en 1996, le blocus s'est légèrement assoupli pour permettre l'échange de pétrole contre des vivres. Cependant, les autres produits tels que machines diverses, voitures ou ordinateurs n'entrent encore qu'en nombre extrêmement limité. En circulant à l'intérieur du pays on constate qu'il est resté bloqué au stade auquel il était parvenu il y a dix ans. Par exemple, les ascenseurs des hôtels sont vieux et leur entretien n'est pas assuré convenablement. Il n'est pas rare de trouver un décalage de dix centimètres entre le niveau de la cabine et le sol de l'étage. Dans un hôtel de province, l'ascenseur était tellement capricieux que j'ai toujours eu peur qu'il s'arrête entre deux paliers.

Pour les voitures la situation est encore plus difficile et on se demande souvent comment la plupart des gimbardes qui circulent peuvent continuer à rouler vu l'état dans lequel elles



se trouvent. Même les taxis ne font pas exception et toutes les voitures roulent avec des pare-brise fendillés ou des portières qui ne peuvent s'ouvrir que de l'intérieur (il faut que le chauffeur se retourne pour vous ouvrir et vous permettre de monter). Comme les véhicules datent d'avant la mise en place des règles pour lutter contre la pollution, le centre de Bagdad est envahi par les gaz d'échappement.

Les voitures ne sont pas seulement vieilles, les modèles sont également très limités, sans doute du fait qu'autrefois l'importation était entièrement sous le contrôle du gouvernement. Le modèle que j'ai vu le plus couramment était la Volkswagen Passat fabriquée au Brésil. Il y avait aussi la Moscovitch, fabriquée à l'époque de l'Union soviétique. Les voitures neuves sont extrêmement rares mais on en voit quand même parfois : des bus chinois à deux étages par exemple, qui circulent dans Bagdad. Cependant, si l'on compare l'avenue Saddoun de Bagdad à l'avenue Basman, tout aussi animée, au centre d'Amman, la capitale du pays voisin qu'est la Jordanie, la vétusté et la vieillesse des véhicules frappent d'emblée. Les deux capitales ont une activité à peu près identique et dans les magasins d'alimentation ou les bazars on trouve à peu près le même genre de produits et de qualité comparable. Il semblerait donc que dans certains domaines les importations soient

suffisantes.

Qu'en est-il de l'atmosphère dans les villes ?

Actuellement, il est question de l'Irak dans les journaux du monde entier mais comme on n'y parle que des inspections de l'ONU et de la période possible pour une guerre, nous avons tendance à imaginer un pays agité, se préparant aux hostilités. Pour être franc, j'avais moi-même cette idée préconçue. J'avais également en tête les informations selon lesquelles le peuple irakien, sous la dictature de Saddam Hussein et du parti baassiste, souffrait de la violence d'un système coercitif. Je m'imaginai donc trouver une société sous surveillance, où la délation serait encouragée, où les rapports ne pourraient qu'être distants, où les gens seraient réticents à côtoyer des étrangers et seraient particulièrement soucieux du regard des autres. Or, je n'ai à aucun moment senti ce genre de tension. Sans même que j'aie besoin de m'adresser à eux, les gens avaient d'eux-mêmes tendance à m'aborder. Dans un anglais hésitant ils me souhaitaient la bienvenue dans leur pays, voulaient me serrer la main, me demandaient d'où je venais, si j'appréciais l'Irak, me donnant leur nom et me demandant le mien.

Il semblerait que l'étude de l'anglais soit encouragée.



Devant l'université de Mossoul j'ai eu une longue conversation, avec un étudiant qui parlait fort bien l'anglais et désirait devenir ingénieur en électronique. Nous nous sommes séparés en nous promettant de nous écrire.

On peut dire que les gens sont généralement peu farouches, qu'ils ne craignent pas le contact humain et sont très enjoués. Et puis ils sont tellement aimables ! Ils n'ont cessé de souffrir, depuis la guerre avec l'Iran jusqu'à la guerre du Golfe puis du fait du blocus, et à présent les risques d'une nouvelle guerre se renforcent. Pourtant, ils ont de quoi se nourrir, ils ont leurs activités quotidiennes et des personnes avec qui parler. Alors, puisque pour le moment ils peuvent mener une vie normale, ils préfèrent éviter des tensions inutiles dans le quotidien.

Peut-être sont-ils des gens gais de nature ? Leurs visages laissent facilement voir ce qu'ils pensent et ils l'expriment aussi verbalement. Pas seulement face à un étranger parce qu'il serait un élément un peu singulier. Entre eux aussi on les voit très souvent adresser la parole à des inconnus et se lancer dans de longues discussions. Il y a peu de barrières entre les gens. Dans les rues de Bagdad on ne sent pas cette froideur devenue courante à Tokyo et dans les villes de province l'ouverture est encore plus grande. On peut dire en ce sens que

tout le pays a un aspect provincial qui, personnellement, a tout pour me plaire !

Et les femmes, où sont-elles ?

Mesurer le niveau de modernisation d'un pays au fait que les femmes sont présentes ou non sur le devant de la scène sociale n'est finalement qu'un procédé un peu simpliste. On pourrait même dire qu'il relève d'un préjugé occidental. Cependant, comme je viens moi-même du Japon qui fait partie de cet occident, j'ai aussi tendance, a priori, à me référer à cette norme.

Les femmes sont très présentes en ville. Elles ne sont pas voilées comme en Arabie Saoudite. Elles n'ont pas non plus toutes les cheveux cachés sous un foulard comme en Iran. (En Iran, toutes les femmes, sans exception, se cachent entièrement les cheveux dès l'âge de sept ou huit ans). En fait, c'est seulement dans le sud du pays que j'ai aperçu quelques femmes qui cachaient complètement leur visage et disons qu'environ la moitié de la population féminine porte un foulard. Mais à l'université de Mossoul par exemple, 80% des étudiantes n'en portaient pas.

Sur le marché de Nasiriyya qui est le plus animé, les femmes représentent 40% de la clientèle et bien 30% des



commerçants. De part et d'autre elles ne chôment pas ! Il semble donc qu'il n'y ait pas de règle interdisant aux femmes de sortir de chez elles. Les femmes sont également nombreuses à travailler dans l'administration. Au Ministère de l'information, par exemple, dans le service chargé de la publication d'un journal quotidien en anglais, tout le personnel sous la direction du rédacteur en chef est féminin. Là encore, la situation est très différente de ce qu'elle est en Arabie Saoudite où les femmes ne sont par exemple pas autorisées à conduire.

Nombreuses sont les femmes qui portent ce vêtement noir et ample qui s'appelle abaya. Sur le marché de Nasiriyya plus de la moitié d'entre elles était ainsi vêtue de noir.

Dans l'habillement la tendance est plutôt conservatrice. Il faut une certaine dose de courage pour rejeter les costumes traditionnels et porter des vêtements d'un style nouveau. Sans doute les femmes irakiennes sont-elles en train de changer leurs habitudes vestimentaires, ce qui explique que ce soit dans les plus grandes villes et chez les plus jeunes femmes que l'occidentalisation de la tenue soit la plus avancée.

Mon avis est qu'en ce qui concerne l'habillement et tout ce qui touche à la culture propre à un pays ou à un peuple, les personnes extérieures n'ont pas à faire de critiques. En Occident ou au Japon par exemple, une soumission excessive

à la mode qui change sans cesse a pour résultat de créer un certain désordre dans les valeurs, et surtout, d'entraîner un énorme gaspillage des ressources naturelles. Les goûts individuels finissent par être érodés par la logique économique capitaliste.

Les Irakiennes peuvent sortir en société mais à la maison elle sont isolées. Pendant mon séjour j'ai eu l'occasion de me rendre dans trois foyers. Tout a toujours été fait pour me recevoir au mieux mais nulle part je n'ai pu rencontrer les femmes de ces familles. Dans les maisons, séparément du salon, est aménagée une salle destinée aux visiteurs. Que ce soit à Bagdad, au bord de l'Euphrate ou près des ruines d'Ourouk, le thé m'a toujours été servi dans cette salle par un jeune garçon de la famille. Et même lorsque, pour remercier de l'accueil, j'ai proposé de photographier toute la famille, seuls les hommes se sont rassemblés devant la maison. J'entendais des femmes rire et faire ce qui me semblait être toutes sortes de commentaires, mais elles sont restées cachées au fond de la maison.

Hors du foyer, la situation est encore différente. Sur la route que j'ai prise de Nadjaf vers le sud, des femmes en train de récolter du riz se sont joyeusement laissées photographier. Sur le marché de Nasiriyya, par contre, des petites filles se sont

montrées hésitantes, prises entre le désir de se faire photographe et une certaine pudeur. Mais dans les maisons ce sont d'autres principes qui gouvernent : c'est le système patriarcal qui y fonctionne sans la moindre contestation.

Encore un mot sur l'aspect conservateur du mode d'habillement : à Hilla j'ai aperçu une mariée qui portait une robe blanche à l'occidentale. J'avais vu la même scène l'été, pendant mon séjour en Turquie. Pour les femmes qui vivent dans ces sociétés conservatrices, l'unique occasion de leur vie de porter ces vêtements venus du lointain Occident serait peut-être le mariage !

Des informations concernant les discussions du Conseil de Sécurité de l'ONU à propos des inspections arrivaient régulièrement mais cela ne changeait rien à la nonchalance qui régnait dans les rues de Bagdad. Lorsque je me suis rendu au Ministère de l'information, c'est-à-dire dans les services qui contrôlent les médias, j'ai pu arriver jusqu'au bureau du responsable, situé au huitième étage d'un grand immeuble, sans qu'on me demande quoi que ce soit. (On m'avait indiqué l'endroit où se trouvait le bureau en question par téléphone).

Par ailleurs, j'ai fait plus de 1.600 kilomètres du nord au sud du pays et j'ai dû traverser plusieurs points de contrôle



pourtant, pas une seule fois, on ne m'a demandé quoi que ce soit.. Pour les photographies également, les deux seuls lieux où l'on m'a interdit de photographier furent les environs des ruines d'Our, où se trouve un camp militaire et près du site archéologique de Babylone où se trouve un centre d'hébergement de personnalités.

Pour éviter tout malentendu il faut que je précise les conditions dans lesquelles j'ai effectué mon voyage : il s'agit d'un reportage que j'ai organisé personnellement, pour lequel j'ai donc choisi les endroits à visiter, les choses à voir, les personnes à rencontrer. Comme j'avais obtenu un visa de journaliste, le Ministère de l'information m'a fourni un interprète qui m'a accompagné tout le long de mon séjour. Ce dernier a organisé les déplacements. Il m'a aussi fait des suggestions quant aux lieux à visiter et m'a été d'un grand secours. Sans doute devait-il également être chargé de ma surveillance, mais son contrôle était plutôt laxiste. Ainsi par exemple, à Bagdad, après la visite du musée un matin, nous sommes rentrés à l'hôtel en début d'après-midi et je lui ai dit que je n'avais plus besoin de son aide ce jour-là; il m'a donc laissé seul. J'étais alors entièrement libre d'aller où je voulais. Je n'avais effectivement ni les réflexes classiques d'un journaliste, ni



d'ailleurs les informations nécessaires, pour profiter de cette liberté pour rencontrer des opposants au pouvoir par exemple, mais il n'en reste pas moins qu'il m'était extrêmement facile de quitter l'hôtel et de prendre un taxi pour me rendre où je voulais.

Pour en revenir à la situation de l'Irak, comme je l'ai écrit plus haut, les informations concernant les discussions de l'ONU ou les manifestations contre la guerre menées dans divers pays étaient transmises par le journal (en anglais et en arabe) édité par le gouvernement. Il est bien évident que l'ensemble des informations est présenté du point de vue du pouvoir irakien et que les médias ne sont pas indépendants.

A la télévision de l'hôtel, je pouvais voir les deux chaînes nationales et, allez savoir pourquoi, la chaîne Discovery. C'est plutôt pauvre en comparaison avec Amman où l'on reçoit la BBC, CNN, les chaînes allemande DW, française TV5, italienne RAI, Al-Jazira, ainsi que les programmes saoudiens, égyptiens et irakiens.

Dans les médias occidentaux le Président Saddam Hussein avec son parti, le Baas, sont présentés comme des oppresseurs du peuple irakien. Je préfère m'abstenir de tout jugement sur ce point car je ne comprends pas l'arabe et



n'ayant passé que deux semaines dans le pays il m'est impossible de me faire une idée précise de la vérité en ce domaine. Si on fait la comparaison avec l'Allemagne hitlerienne, le Japon pendant la deuxième guerre mondiale, l'Union Soviétique sous Staline, ou encore l'Amérique à l'époque du maccarthysme, ou bien, sans remonter si loin dans le temps, avec la Corée du Nord ou l'Arabie Saoudite d'aujourd'hui, la société irakienne est-elle plus ou moins contraignante ? Il ne m'est pas possible de le savoir.

Cependant une chose est certaine. L'automne dernier l'Irak a organisé un vote de confiance envers le Président et le résultat annoncé était un soutien à 100% de Saddam Hussein. Ce plébiscite a fait l'objet de commentaires ironiques des médias occidentaux qui y ont vu la preuve du despotisme en place.

J'ai interrogé à ce sujet un intellectuel irakien avec qui je me suis un peu lié pendant mon séjour et que j'appellerai A. (Je signale que l'interprète du Ministère de l'information n'était pas présent à cette discussion.) Selon A., une partie des Irakiens serait opposée au gouvernement de Saddam Hussein mais au moment précis où les Etats-Unis menaçaient d'attaquer le pays, il ne pouvait être question de changer de dirigeant. Le peuple d'Irak a aussi sa fierté et si des armes étaient tournées



contre lui il se défendrait. Toujours selon A., ce chiffre de 100% de soutien exprimerait donc bien l'état d'esprit actuel du pays.

Chaque média a ses propres instruments de mesure. Lorsque les pays développés regardent les pays en voie de développement, ils ont tendance à faire des soustractions, c'est-à-dire à se prendre comme référence et à examiner ce qui n'existe pas ou manque dans le pays en question. Un résultat de 100% à un vote de confiance ne pouvait que signifier pour eux que la population avait agi sous la contrainte.

On ne peut pas nier que la liberté d'opinion n'existe pas en Irak. Et il est sans doute vrai que pour se maintenir au pouvoir Saddam Hussein et le Baas ont multiplié les recours à l'oppression et aux purges. Si l'on considère qu'un des principes de base d'une démocratie est de respecter l'avis de la minorité, l'Irak n'est pas un état démocratique. Mais ce problème est avant tout celui des Irakiens eux-mêmes et ce n'est pas à un pays étranger de réformer le système en utilisant la force armée. Il est absolument injuste de s'attaquer au gouvernement de Saddam Hussein tout en tolérant le pouvoir d'un seigneur féodal exercé en Arabie Saoudite ou le gouvernement israélien qui ne cesse de violer les droits d'un peuple arabe.

L'importante notion de nationalisme me semble faire

défaut dans les analyses des médias occidentaux à propos de l'Irak. Pour une grande partie de la population le fait de soutenir Saddam Hussein, non pas sous la contrainte mais de sa propre initiative, apparaît comme un moyen de dépasser la crise actuelle. Il faut donc respecter le jugement de la population.

Je n'aime pas beaucoup l'idée de nationalisme. C'est un mode de pensée qui génère sans doute une force importante pour assurer la cohésion d'un pays, mais il n'est pas rare qu'il finisse par perdre la raison pour prendre une dimension surtout émotionnelle et troubler la faculté de juger posément. Il attise inutilement les sentiments de haine. Cependant, lorsqu'un pays est soumis à une menace extérieure faisant courir le risque de voir se disloquer le cadre même de l'Etat, on peut comprendre que le réflexe nationaliste se mette à fonctionner comme un mécanisme qui, en rassemblant le peuple, augmente du même coup sa capacité de résistance. C'est ainsi que les attentats du 11 septembre ont aidé à la restauration de la popularité du Président Bush ou que le problème des rapt de Japonais par la Corée du Nord est utile au Premier ministre japonais Koizumi.

A l'époque où les sanctions économiques lui rendaient la vie quotidienne extrêmement difficile, le peuple irakien, à la recherche d'explications de ses souffrances, a sans doute



pensé que les pays occidentaux et les Etats-Unis en particulier étaient les responsables. Les 620.000 mères qui ont vu mourir leurs enfants dans leurs bras sans pouvoir rien faire parce que l'importation des antibiotiques était interdite ont sans doute ressenti de la haine, non pas envers le président de leur pays, mais envers les Etats-Unis. Le blocus a ainsi eu pour effet de renforcer la cohésion du peuple irakien et de rendre plus ferme par la même occasion la position de son hypocrite gouvernement.

Le soutien continu à Saddam Hussein ne peut pas s'expliquer simplement par l'oppression que son Pouvoir exerce sur le peuple. Pour le meilleur ou pour le pire, il faut reconnaître que Saddam Hussein est un fin politique. Il agit sur deux terrains : d'une part, selon une certaine idéologie, il fixe les orientations de son pays, dans le cadre de la communauté internationale, et d'autre part, il fait usage de cette idéologie pour renforcer son autorité à l'intérieur du pays et s'assurer le soutien du peuple. Sur le plan international, Saddam Hussein, suivant l'exemple de Nasser, s'est donné pour objectif la construction d'un état arabe moderne, rejetant l'influence occidentale. Sur le plan national, il est parti de la constatation que Nasser aurait échoué pour ne pas avoir su constituer une bureaucratie efficace, il a donc renforcé autant que possible le



parti baassiste.

Saddam Hussein sait parfaitement combien le charisme et la popularité sont nécessaires à un homme politique. Il a donc exposé son image dans tout le pays et il apparaît très régulièrement dans le journal et à la télévision. Ses images sont très nombreuses, du patriarche jovial, au gentleman occidental en passant par le combattant arabe et bien d'autres versions encore, telle par exemple la représentation sous la forme d'un héros de western face à un Bush qui, lui, est présenté de façon humoristique. Cette utilisation stratégique des médias, Saddam Hussein l'a apprise de l'occident.

C'est ce Saddam Hussein-là qu'une partie importante de la population irakienne soutient. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour tuer cette population à coups de bombes et de missiles.

Si l'on examine la situation actuelle en cherchant quels peuvent être les intérêts américains tout devient hélas plus clair. Les deux principes qui motivent les Etats-Unis sont d'une part le contrôle sur les réserves énergétiques du Moyen-Orient et d'autre part le maintien de l'état d'Israël. L'émergence d'un pays susceptible de jouer un rôle prépondérant dans l'organisation des pays arabes du Moyen-Orient n'est donc pas souhaitable pour l'Amérique. Ce sont les mêmes motivations



qui ont fait que lorsque Khomeiny a pris le pouvoir en Iran les Etats-Unis ont poussé l'Irak contre l'Iran. Mais la trop grande puissance de l'Irak est devenue gênante à son tour. C'est pourquoi les Etats-Unis ont attiré Saddam Hussein dans la guerre du Golfe puis neutralisé et qu'à présent, ils envisagent de s'en débarrasser définitivement par la force en utilisant le prétexte des armes de destruction massive. Tout le monde sait qu'Israël possède l'arme nucléaire et pourtant aucun pays occidental, y compris le Japon, n'aborde le problème. C'est dans ce contexte que, de nouveau, des centaines de milliers d'Irakiens sont sur le point d'être tués.

A moi qui suis étranger, Monsieur A. dont j'ai parlé plus haut a exposé deux erreurs commises par Saddam Hussein. La première serait son engagement dans la guerre contre l'Iran où il n'a finalement fait que servir de soldat d'avant-poste à l'Occident. La seconde, serait la guerre du Golfe qui n'aurait été qu'un piège dans lequel Saddam Hussein se serait laissé prendre.

Lorsque A. parle de sa vie personnelle il dit qu'avec les guerres et le blocus il a perdu la dizaine d'années la plus importante dans une vie pour se constituer et mûrir. Il pense que sans tout cela il serait devenu quelqu'un d'autre. C'est



pourquoi, même s'il déplore qu'à nouveau une guerre se prépare, il espère pouvoir continuer à résister, jusqu'à ce que vienne le jour, peut-être dans une décennie ou davantage, où les bellicistes américains perdront de leur influence et où l'Irak pourra enfin connaître la paix. Et il ajoute ne rien vouloir d'autre qu'assurer à la génération de ses enfants une vie un peu plus facile qu'aujourd'hui !...

En l'écoutant, je me disais que la guerre est une chose qui gâche tant de possibilités dans le monde. Dans toute vie on doit bien entendu faire face à différents obstacles mais pour la majorité des Japonais d'aujourd'hui par exemple ni la situation politique internationale ni la guerre n'ont à être prises en compte comme des obstacles potentiels dans la vie personnelle.

Et pour les Irakiens, à quelle réalité correspond la guerre ? Pourquoi autant Bagdad que les villes de province semblent-elles si calmes ?

Ce n'est pas qu'elles ne se préparent pas à la guerre. Ces trois derniers mois le gouvernement a doublé la distribution de vivres et encouragé chaque foyer à faire des réserves. Dans le cas où une guerre serait déclenchée, la force militaire de l'attaquant américain serait incomparablement supérieure. L'Irak n'a aucune maîtrise de l'espace aérien, et pour dire les

choses sans détour : ce pays est dans la situation de la cible à l'intérieur d'un stand de tir. Son équipement antiaérien n'a a peu près aucune valeur.

C'est pourquoi, en prévision d'une guerre qui risquerait de couper les voies de communication et d'empêcher le ravitaillement en nourriture, le gouvernement accélère la distribution.

Et l'eau ? Elle est difficile à stocker. Si les circuits de distribution étaient touchés, comment les habitants des villes pourraient-ils être approvisionnés ? Comment une société ayant perdu ses infrastructures pourrait-elle survivre ? Combien de ses membres perdrait-elle alors ?

Les sanctions économiques ont déjà tué de nombreux enfants. Elles ont été qualifiées de génocide auquel on aurait donné le nom de blocus. Mais la guerre est un mode de destruction encore plus expéditif. Pendant la guerre du Golfe, les Etats-Unis ont utilisé plusieurs centaines de tonnes d'uranium non enrichi et dans le sud de l'Irak de nombreux enfants et adultes présentent maintenant des radiolésions. De ce point de vue on peut donc dire qu'il s'agissait de la première guerre atomique depuis Hiroshima-Nagasaki.

Certaines personnes m'ont aussi dit que dans le cas où il y aurait une guerre, il leur serait de toute façon difficile de se

sentir en sécurité en évacuant et qu'il valait mieux s'entraider entre gens du même voisinage. Sachant ce que représentent les relations humaines dans la société irakienne, cette idée d'entraide de l'entourage m'a semblé avoir vraiment un sens.

A 400 kilomètres environ au nord de Bagdad, dans la grande ville qui s'appelle Mossoul, j'ai eu la surprise de rencontrer un groupe de touristes américains. Le gouvernement irakien actuel considère que pour rassembler des devises étrangères il lui suffit de vendre du pétrole et il n'est donc pas particulièrement désireux d'attirer les touristes étrangers, il autorise cependant la visite des sites archéologiques aux groupes de plus de cinq personnes. J'ai malgré tout été étonné que ces touristes soient des Américains. Il s'agissait d'un groupe d'une dizaine de personnes d'âge mûr, sans doute toutes passionnées d'archéologie.

J'ai interrogé leur guide. Ils visitaient l'Irak en huit jours, depuis Bassora au sud jusqu'à Mossoul au nord, et ce jour-là, ils devaient rejoindre la Syrie par la route, puis aller au Liban d'où ils devaient repartir pour les Etats-Unis.

J'ai dit que j'étais un peu surpris de voir des Américains en

Irak à un tel moment et le guide m'a raconté qu'au moment de passer la frontière pour entrer en Irak depuis l'Iran, un des participants au voyage s'était plaint en disant que l'Irak était dangereux et qu'il ne voulait pas y aller, mais trois personnes du groupe étant déjà venues en Irak avaient réussi à le convaincre que l'Irak n'était pas un pays dangereux et finalement le groupe entier avait heureusement poursuivi le voyage et la personne qui s'était montrée récalcitrante avait finalement beaucoup apprécié les visites des sites archéologiques.

Comment ces personnes, une fois rentrées chez elles, parleront-elles de leurs impressions sur le pays à leurs amis ?

Mais au fait, n'y a-t-il pas une loi aux Etats-Unis interdisant à ses ressortissants d'aller en Irak ? Ceux qui enfreignent cette loi ne sont-ils pas passibles d'une amende d'un million de dollars et d'une peine de prison de douze ans ? En réalité, j'ai entendu dire que personne n'avait encore jamais été condamné en vertu de cette loi...

A Our, j'ai rencontré un autre groupe de touristes, il s'agissait de Français.

Il semblerait donc que je ne sois pas le seul à avoir été attiré davantage par les sites archéologiques que repoussé par les risques de guerre.





Pour aller voir les ruines d' Our qui se trouvent au sud du pays, j'ai repris la direction de la capitale après une nuit à Nasiriyya, et en chemin j'ai vu une chose étrange. A quelques dizaines de mètres de la route nationale où je roulais en voiture, un missile antiaérien a été tiré. Il est monté dans les airs en faisant un bruit de tonnerre et, dans un nuage de fumée blanche, il a volé un moment dans le ciel bleu avant de disparaître. Aucune explosion n'a eu lieu, ce missile n'a donc dû atteindre aucun objectif.

Je n'ai pas eu l'impression de voir le moindre avion dans les airs mais comme mon champ de vision était limité par le cadre de la fenêtre de la voiture, je ne sais finalement pas exactement ce qui s'est passé. Je ne me suis pas arrêté pour observer : un missile venant d'être lancé, un autre missile de riposte pouvait être retourné près du lieu où je me trouvais. J'ai donc continué à rouler.

Pourquoi ce missile a-t-il bien pu être tiré ? Non seulement il était inutile mais il risquait en plus d'attirer une contre-attaque.

Le lieu se trouvait près de Chatra dans une zone où les Américains et les Anglais ont fixé arbitrairement une zone interdite à l'aviation. Depuis 1991, Américains et Anglais attaquent régulièrement, à coups de bombes ou de missiles, des cibles situées à l'intérieur de cette zone qui couvre plus de

la moitié du territoire irakien. Entre 1991 et 1999 il y aurait eu 6000 attaques et 450 bâtiments ou installations auraient été détruits. 200 avions militaires, 19 bateaux de guerre, 22.000 soldats seraient engagés dans cette stratégie massive. Selon un haut commandant américain il n'y aurait plus d'équipements militaires à détruire; même les baraques servant de toilettes à l'extérieur des installations visées auraient été détruites. Ce qui signifie que la guerre est commencée depuis longtemps et qu'elle est absolument unilatérale.

Le désert couvre la majeure partie du territoire irakien. Ce n'est pas un désert de dunes comme le Sahara, mais une immense surface plate. En roulant du nord au sud j'ai constamment eu devant les yeux la ligne droite de l'horizon. Aucune montagne, ni vallée. A une époque où les satellites d'observation sont devenus si performants et peuvent tout voir, s'agissant d'un territoire où Américains et Anglais peuvent envoyer tous les avions de reconnaissance qu'ils veulent sans se soucier du droit, et où il n'y a de plus aucune montagne susceptible d'être creusée, où serait-il donc possible de cacher des armes ? (Je ne parle pas ici de ce qu'on appelle les "armes de destruction massive").

En circulant dans le pays je suis passé devant plusieurs camps militaires et, du moins pour ce que j'en ai vu de

l'extérieur, ils m'ont donné l'impression d'être vides. J'ai également vu passer des chars, et il n'était pas nécessaire d'être spécialiste, pour voir leur extrême vétusté. Ces engins sont sans doute comme ce missile que j'ai vu lancer : leur cible est plutôt de l'ordre de l'autosatisfaction, ou pour dire les choses de façon plus positive : ils ont un rôle uniquement symbolique.

Si une guerre se déclarait vraiment, l'Irak serait sans doute battu sans pouvoir riposter. Mais après combien d'installations détruites, après combien de morts la guerre prendrait-elle fin ? Et qui déclarerait qu'elle est terminée ?

En voyageant et en voyant les gens vivre dans les villes et les villages, on a tout simplement l'impression que l'Irak d'aujourd'hui est un pays comme les autres. Au Moyen-Orient, je connais l'Iran et la Jordanie, ainsi qu'Israël, l'Egypte et la Turquie. L'ambiance qui règne dans les villes irakiennes n'est pas très différente de celle que j'ai connue dans tous ces pays. Du point de vue de l'Occident, l'Iran et la Jordanie sont considérés il est vrai comme des cas particuliers, mais cela mis à part, j'ai eu le sentiment qu'en tant que pays musulman, l'Irak n'avait rien qui le différenciait des autres pays islamiques.

Cela dit, la société irakienne ne manque bien entendu pas

d'intriguer le visiteur étranger. Concernant la monnaie par exemple. Il existe un seul billet de 250 dinars, sur lequel se trouve le portrait de Saddam Hussein. Il vaut environ 16 Yen (1 Euro = 130 Yen environ, NDT). On en reçoit donc 136 contre 20 dollars américains, soit une liasse de 100 et 36 billets séparés.

Les taxis n'ont pas de compteur. Le prix de la course se négocie. Avec un taxi déglingué conduit par un chauffeur qui ne parlait pas du tout l'anglais, j'ai payé 500 dinars, soit deux billets, pour une petite course. Pour le même trajet, un taxi qui attend les touristes étrangers devant un hôtel, dont la voiture est en relatif bon état et le chauffeur se débrouille en anglais, la course peut valoir 12 billets.

Dès le lendemain de mon arrivée à Bagdad, j'ai cessé de compter en dinars et me suis contenté de compter en nombre de billets.

La situation est identique dans tout le pays : tout le monde se promène sur les marchés avec d'épaisses liasses de ce billet unique. Si, par exemple, vous donnez à un commerçant 47 billets après avoir bien vérifié que le compte est exact, il prend la liasse sans même recompter le nombre de coupures. Une liasse de 100 billets, serrée par le bandeau d'une banque est considéré comme un billet de 25.000 dinars et circule telle quelle avec son bandeau. Vu de l'extérieur on se dit qu'il serait

donc plus logique de fabriquer des billets de 5.000 et 10.000 dinars, mais ces billets n'existent pas.

Il faut noter que la vie n'est pas chère. Pour un étranger elle est même affreusement bon marché. Un excellent repas dans un restaurant du genre de ce que j'ai décrit plus haut vaut, pour une personne, entre 6 et 8 billets, soit environ 1 dollar américain, ce qui devait être le prix d'un repas au Japon il y a une quarantaine d'années. Un poulet vivant, en pleine forme, est vendu environ l'équivalent d'un dollar sur le marché. Bien évidemment ces prix n'ont pas de sens si on ne les compare pas au revenu moyen des habitants mais le fait que tous les produits alimentaires et autres produits de consommation courante soient disponibles dans tout le pays semble prouver qu'ils ne sont pas à des prix qui les rendraient inaccessibles aux plus nombreux. Un poulet doit donc être à la portée de la plupart des gens, quitte à faire un petit effort.

Quant à la censure, je ne sais pas dans quelle mesure elle est sévère. La seule expérience que j'aie faite c'est au moment d'envoyer un fax depuis mon hôtel : la règle veut qu'on en fournisse une copie à la direction. Sur le reçu du fax était indiqué que cette copie était uniquement destinée à l'enregistrement et qu'aucun autre usage n'en serait fait. Je

m' imagine avec plaisir la police secrète irakienne tentant avec acharnement de déchiffrer la lettre manuscrite en japonais, destinée à ma femme et écrite avec mes pattes de mouches ! En réalité ma lettre a dû tout simplement finir dans un tiroir. Mais si j'étais considéré comme un agent agissant contre le pouvoir elle prendrait peut-être une autre importance.

Dans une librairie j'ai aperçu une biographie de Ben Laden. Il s'agissait d'un livre en arabe mais un portrait étant reproduit en grand sur la couverture j'ai pu comprendre de quoi il s'agissait. J'ai interrogé l'interprète du Ministère de l'information qui m'a affirmé que les livres étaient en vente libre dans le pays. (Je ne pense cependant pas qu'on pourrait trouver en Irak un livre qui porterait un titre du genre "Crime et Châtiment de Sadam Hussein" par exemple !)

Le gouvernement irakien critique sévèrement Oussama Ben Laden. L'affirmation des Etats-Unis selon laquelle il y aurait des liens entre Al-Qaeda et le gouvernement irakien est sans fondement. Nombreux sont les pays arabes qui tolèrent les actions de guérilla des combattants islamistes que l'on appelle Moujahidin, mais l'Irak n'en fait pas partie. Sans doute parce que le pouvoir irakien se méfie, pensant que s'il tolérait les actions des Moujahidin il risquerait de les voir se retourner contre lui un jour.

Pour simplifier, on peut dire que tous ceux qui représentent un risque de désorganisation du système qu'il a mis en place sont considérés comme des ennemis par Saddam Hussein. C'est pourquoi il soutient le gouvernement russe lorsque ce dernier réprime par la force le mouvement de libération tchèque qui est pourtant censé être de tendance musulmane.

Malgré tout, la vente d'une biographie de Ben Laden n'est donc pas interdite. Je ne sais pas de quel point de vue ce livre est écrit mais étant donnée la popularité dont jouit Ben Laden à travers le monde arabe, même si cette biographie était critique, elle pourrait très bien convaincre de nouveaux partisans. Mais le gouvernement juge sans doute que quelques adeptes supplémentaires ne constitueraient pas un réel danger. On peut peut-être voir là une preuve que l'actuel gouvernement a une certaine confiance en son propre pouvoir.

En tant que simple touriste, je n'ai bien entendu pu voir que la vie courante des Irakiens. Cette population m'a cependant profondément impressionné. Je trouve absolument injuste l'idée que des bombes puissent être larguées sur ces gens.

A l'est de l'avenue Rachid qui est une artère

particulièrement animée de Bagdad se trouve le quartier de Mutanabbi, du nom d'un poète du Xème siècle. Les jours de congés s'y tient un marché aux livres d'occasion. Des deux côtés d'une rue étroite des livres sont étalés sur tout le trottoir, les gens passent devant en file indienne et s'ils aperçoivent un titre qui les intéresse, ils s'accroupissent et l'examinent. Ils demandent le prix, marchandent un peu et l'achètent avec des mines ravies.

Tout en me disant que les amateurs de livres se ressemblent quel que soit le pays où l'on se trouve, j'ai moi aussi passé un moment à regarder toutes ces publications.

Dans le monde arabe on dit semble-t-il que les livres sont écrits par les Egyptiens, imprimés par les Libanais, et achetés et lus par les Irakiens. Effectivement, tous les lecteurs venus sur ce marché semblaient particulièrement passionnés. Les livres, pour la plupart, étaient bien entendu en arabe. Certains, avec des couvertures assez osées, semblaient être des romans. Les livres en anglais étaient surtout des manuels d'un niveau universitaire, mais j'ai également vu des livres de Shakespeare, Dickens et Faulkner. J'ai même eu la surprise de trouver un ouvrage en japonais ! Il s'agissait du récit de son séjour en Irak par un certain Takahashi Hidehiko, publié il y a une vingtaine d'années. J'ai senti qu'il pourrait m'être

immédiatement utile car il décrivait précisément la vie quotidienne, les sites historiques et la culture irakienne, je l'ai donc acheté sans trop en discuter le prix. La fonction du marché du livre est de mettre à disposition de celui qui en a besoin le livre qu'il recherche. Sans doute quelqu'un qui lisait le japonais s'était-t-il défait de cet ouvrage en quittant le pays et grâce au marché ce livre a pu ensuite arriver entre mes mains.

Cette attitude du peuple irakien envers la culture m'inspire une profonde sympathie.

Un autre exemple est ce vieux tailleur de pierre travaillant sur le site historique d'Hatra, dans le nord du pays. Dans le cadre d'un projet d'envergure pour la restauration de ce site, il ponçait précautionneusement les pierres, une par une, égalisant la surface puis la frottant doucement avec les mains pour en vérifier la régularité et reprenant ensuite le ponçage avec son outil. Rien dans ses yeux ne reflétait l'imminence d'une guerre. Ce qu'il regardait se situait bien plus loin dans le temps : ces ruines dans 10 ans, dans 100 ans.

Les Irakiens ont diverses raisons d'être fiers dont l'une est d'avoir été le berceau de la plus vieille civilisation du monde. Et ils ont tendance à rire de l'arrogance de certain pays dont l'histoire n'a pas plus de deux siècles...

Le vieux tailleur de pierre n'a rien dit mais une certaine majesté émanait de son attitude face à ce travail qui avait traversé les âges. Alors que dans le monde certains pays se préparent à la guerre, d'autres, en silence, s'affairent à la réhabilitation de sites historiques...

Sur le chemin du retour, entre le site et la route nationale, j'ai traversé un petit pont. Hatra était autrefois une cité où florissait le commerce et dont les habitants arabes furent fortement influencés par la culture grecque. La ville se trouve en plein milieu du désert mais elle s'est développée grâce à plusieurs sources d'approvisionnement en eau. L'une d'entre elles est une rivière qui coule non loin du site. Un pont enjambe cette rivière qui était asséchée à cette saison.

Au moment où j'ai traversé ce petit pont j'ai soudain été assailli par une image extrêmement concrète de la guerre : cet après-midi du 4 novembre 2002, quelque part, dans un entrepôt d'une base militaire américaine implantée dans un pays voisin ou sur un porte-avions en mer, un missile de croisière ayant enregistré les coordonnées de ce petit pont, se tient prêt... Bientôt il sera lancé, suivra une trajectoire bien droite dans le ciel avant de plonger vers sa cible et de s'y écraser pour détruire ce petit pont. Cette scène m'est apparue clairement et ce fut comme si j'avais vu devant moi le pont

disparaître au milieu des flammes et d'un nuage de poussière.

Ainsi, d'innombrables missiles ayant enregistré les coordonnées de tous les ponts du pays, des bâtiments administratifs, des puits de pétrole, des centrales électriques et autres cibles, attendent leur heure pour entrer en scène.

Avec la guerre du Golfe la plupart des infrastructures du pays ayant été détruites, la population, malgré les conditions difficiles imposées par les sanctions économiques, s'était efforcée de reconstruire des bâtiments qui seraient de nouveau détruits par la guerre suivante.

Et puis des gens mourraient. Des gens qui tomberaient sous les bombes ou les missiles mais d'autres aussi qui mourraient plus lentement du manque de vivres, d'eau ou de médicaments. La guerre ne fait pas de différence entre les enfants, les femmes ou les vieillards. Si une guerre était déclenchée voilà ce que vivraient les gens de ce pays.

Ceux qui lancent les missiles ne pensent bien entendu pas aux conséquences. Ce sont des militaires à qui on a enseigné à ne surtout pas se représenter ce genre de scènes. Ces 20 dernières années la technologie militaire a beaucoup évolué mais plus que la surveillance des satellites artificiels ou le contrôle informatique ce qui a changé la guerre n'est-ce pas l'évolution des techniques pour tuer les hommes qui rend

l'adversaire invisible et fait donc disparaître tout sentiment de culpabilité ?

Du point de vue des Etats-Unis cette guerre est très abstraite avec des missiles qui doivent toucher des constructions sur les coordonnées 3347HG, ou le pont en 4490BB et non pas une jeune mère dont le prénom est Myriam. Et pourtant c'est bien elle qui doit mourir. Myriam et ses trois enfants, et puis son jeune cousin Yussef qui est militaire, et le père de Yussef, Abdul, qui est agriculteur.

Les militaires américains qui lanceront les missiles ne se représentent pas le destin de Myriam. Ils ne veulent pas voir qu'ils sont des bourreaux froids qui exécutent des condamnés, que leur indifférence est plus cruelle encore que la violence, que cette mise à mort arbitraire entièrement laissée au hasard est comme une complète erreur judiciaire. Mais quelqu'un qui, comme moi, a rencontré ces gens, a mangé les tomates qu'ils avaient cultivées, les a vus sourire sur les marchés, ne peut qu'être révolté en imaginant leur mort.

A Bagdad j'ai vu deux mosquées. L'une, qui s'appelle Kadhmain est un lieu sacré pour les Shiites qui y viennent nombreux de toutes les régions du pays autant que d'Iran. Il existe plusieurs autres lieux sacrés Shiites dans le pays et,

pour les croyants, en faire le tour est semble-t-il la chose la plus importante après le pèlerinage à La Mecque.

Devant cette mosquée s'est développé tout un quartier dont l'ambiance ressemble beaucoup au quartier qui entoure le célèbre temple Zenkôji de Nagano. (Dans la région où se sont déroulés les Jeux Olympiques. Ce temple aurait été établi en 642. Il a pris une grande influence au Moyen-Age. L'actuel bâtiment principal daterait de 1707, NDT). J'ai été particulièrement touché par le sourire et l'impression de sérénité de toutes les personnes que j'ai rencontrées dans ce lieu. Il y avait beaucoup de familles mais personne ne laissait voir la moindre fatigue du voyage pour venir jusque-là et tout le monde semblait comblé de pouvoir s'y trouver. On sentait vraiment combien ils étaient heureux d'être venu dans ce lieu où foi semblait rimer avec bonheur.

La seconde mosquée dont le nom est "Mère des luttes" est un lieu hautement politique. L'après-midi du premier vendredi après le début du Ramadan le prêche qui s'y tenait a rassemblé une telle foule que tout le monde n'a pas pu entrer. Je n'ai pas compris le sermon qui était en arabe mais par le ton j'ai saisi qu'il s'agissait d'un discours virulent qui devait encourager le sentiment nationaliste. Et puis la manifestation étant retransmise en direct par la télévision sur l'ensemble du

pays, il ne pouvait que s'agir d'un discours en accord avec la volonté des autorités.

Ce que j'ai trouvé surprenant c'est l'expression sur le visage des hommes qui écoutaient le sermon, tête baissée. Comme il s'agissait d'une mosquée et pas d'une salle pour des débats politiques, les gens dans l'assemblée ne prononçaient pas le moindre mot. De temps en temps ils récitaient seulement quelques prières à voix très basse. Je me demandais quels sentiments intérieurs exprimaient les visages de ces hommes en train d'écouter un discours qui avait tout de l'agitation religieuse. Ils semblaient refléter une profonde mais très calme réflexion. Venait-on de leur insuffler la volonté de lutter, ou bien les avait-on incités à se rappeler les 20 dernières années de troubles et de sanctions économiques ? Les jeunes gens éprouvaient-ils plutôt une détermination à combattre ou plutôt de la crainte à l'idée de la mort ou des souffrances à venir.

Après un discours d'une heure, l'assemblée d'un millier de personnes s'est dispersée sans un mot.

Depuis l'automne 2001 le New York Times publie une série d'articles présentant une par une, de façon détaillée, la vie de chacune des victimes du World Trade Center. Que ce soit dans un attentat terroriste ou dans une guerre, ceux qui meurent

sont toujours des individus qui ont une famille et des amis. C'est pourquoi cette volonté de regarder systématiquement le terrorisme du point de vue de chaque victime est extrêmement importante. Mais ce même journal s'est contenté de présenter les opérations militaires menées en Afghanistan avec seulement des chiffres très abstraits. Les missiles américains peuvent viser des cibles où qu'elles se trouvent, mais la vue des médias ne porte pas jusque sur les champs de bataille. On ne peut pas faire confiance à des médias qui ne vont pas voir le lieu où atterrissent les balles et se contentent d'insister sur le malheur de leurs proches.

C'est pour cela que j'ai voulu voir de mes propres yeux ce qu'il en était et que je suis allé en Irak. A Bagdad, à Mossoul ou dans de petits villages dont je n'ai pas retenu les noms, j'ai vu la vie des gens. Je les ai vus manger, discuter entre eux familièrement, bercer des bébés. J'ai vu des enfants pleins de vie courir dans tous les sens. Et je me suis dit qu'il n'y avait vraiment aucune raison pour que des bombes américaines tuent ces enfants.

De retour au Japon de nombreuses scènes me reviennent encore en mémoire. Comme ces enfants qui jouaient à la sortie des ruines de Ninive. Avant de remonter en voiture je les ai observés un moment. Ils avaient entre 8 et 12 ans. Leurs

vêtements étaient plutôt usés. Dans leurs visages à la peau sombre et salie de boue, leurs yeux ne paraissaient que plus brillants. Ils chantaient une mélodie que je connaissais aussi très bien. J'ai fait quelques pas dans leur direction et essayé de me rappeler quelle était cette chanson en la fredonnant. Les enfants m'ont aperçu et se sont exclamés "oh, le monsieur étranger connaît cette chanson !"

Je me suis accroupi pour me mettre à leur hauteur et les enfants se sont approchés en continuant à chanter. Je me suis mis à chanter avec eux en répétant plusieurs fois le petit refrain tout simple.

Quand la chanson a été terminée, la gamine la plus grande du groupe m'a regardé en riant. Et c'est à ce moment que je me suis enfin rappelé de quelle chanson il s'agissait. C'était la contine française "Frère Jacques". La mélodie est tellement connue qu'il suffit de commencer à chanter la première phrase pour que, partout dans le monde, quelqu'un puisse chanter la suite.

La guerre ce serait aussi ce qui, avec des sirènes d'alarme, couvrirait la voix de ces enfants. Ce serait ce qui transformerait leurs sourires timides en grimace de frayeur.

Je ne vois vraiment pas par quel raisonnement une telle chose pourrait se justifier.

Postface

Je suis rentré d'Irak depuis sept semaines. J'étais à Mossoul le jour de la nouvelle lune où commençait le Ramadan qui s'est terminé à la nouvelle lune suivante et la semaine passée j'ai vu la pleine lune qui a suivi. Les expertises onusiennes sont sur le point de prendre fin mais la situation de l'Irak reste tendue. Le gouvernement américain est toujours prêt à tout pour trouver une justification à une attaque.

Isis, le navire de guerre japonais le plus sophistiqué est parti pour le Golfe persique. Presque sans que soit mené le moindre débat, le Japon a donc décidé de s'engager dans la guerre. Il semblerait qu'en comparaison du problème de la Corée du Nord, l'intérêt que le Japon porte à la question irakienne soit bien faible. Alors qu'en Europe et même aux Etats-Unis des manifestations contre la guerre rassemblent des dizaines de milliers de personnes, au Japon elles n'atteignent pas de tels chiffres. Les journaux traitent de la question comme si le Japon n'était de toute façon pas directement concerné. Les Japonais détournent leur regard au moment où se joue pourtant d'importants changements dans le monde.

Dans le présent livre j'ai voulu décrire qui étaient ces Irakiens qui seraient tués dans le cas où une guerre aurait lieu.

Cette fois, du côté américain, on semble ne pas vouloir se contenter d'envoyer des missiles et de larguer des bombes : une armée de terre semble devoir être envoyée en Irak. Ce qui veut dire qu'il y aura des victimes du côté américain également.

Pour aller vite, on peut dire que la guerre tue inutilement des gens en grand nombre. C'est pourquoi tant qu'elle peut être évitée par des efforts diplomatiques il faut continuer à tout faire pour l'éviter. Puisque le secrétaire d'Etat américain Colin Powel s'est rendu à Pyongyang, pourquoi n'irait-il pas aussi à Bagdad ?

A la différence de la deuxième guerre mondiale, il ne s'agit pas cette fois d'une confrontation entre grandes puissances. L'Irak actuel ne constitue en aucun cas une menace pour les Etats-Unis et ce qui pourrait justifier le lancement des hostilités est particulièrement faible. Pourtant, aucun pays n'a actuellement la puissance suffisante pour empêcher cette guerre. Mais si on ne l'évite pas cette fois, il sera également impossible d'empêcher la suivante. Et les relations internationales ne dépendront alors plus du débat mais uniquement des armes.

A Nasiriyya, un homme peignait en vert et blanc les blocs de béton délimitant un rond-point. Depuis ma voiture, je ne l'ai aperçu qu'un très court instant mais j'ai gardé un souvenir

précis de sa main en train de manipuler le pinceau. Les gens font la même chose à travers le monde : chacun s'efforce de construire une vie agréable et paisible, pour soi-même, sa famille et ses proches. Qu'y a-t-il d'autre au fond ?

Personnellement je reste persuadé qu'il est encore possible d'éviter la guerre.

Natsuki IKEZAWA

A Okinawa, Japon

Décembre 2002

Le matin de Noël

Natsuki IKEZAWA

Romancier, poète, essayiste, traducteur de poésie contemporaine grecque.

Né le 7 juillet 1945 à Hokkaido, Japon.

Diplôme de sciences physiques, Université de Saitama, Japon.

A vécu en Grèce entre 1975 et 1978.

Publications :

Still Life

* Prix Akutagawa

* Traduit en anglais et en français

(Editions Philippe Picquier : La vie immobile)

The Fall of Macias Guili

* Prix Tanizaki

* Traduit en allemand

Tio of the Southern Sea Island

* Prix Shogakukan de l'édition de jeunesse

* Traduit en français

(Editions Philippe Picquier : Tio du Pacifique)

His Bones Are Coral Made, Pearls That Were His Eyes

* Traduit en français

(Editions Philippe Picquier : Des os de corail, des yeux de perle)

A Burden of Flowers

* Traduction anglaise et traductions française, grecque, indonésienne en préparation.

etc.

HP = <http://www.cafeimpala.com/indexF.html>

Seiichi MOTOHASHI

Photographe, cinéaste.

Né le 3 avril 1940

Etudes à Jiyu Gakuen, Japon.

Photographies :

YAMA (A Coal Mine)

* Prix Taiyo

MUGEN HOYO (Infinite Embrace)

* Prix de la Japan Professional Photographers Society,

* Prix de la société The Shashin no Kai

NAHJA NO MURA (Nadya's Village)

* Prix Domon Ken

AREKUSEI TO IZUMI (Alexei and the Spring)

etc.

Films;

Nadya's Village de / 1997

* Sélection pour le Festival International du Film de Berlin

* Grand Prix OEKOMEDIA de la ville de Freiburg, Oekomedia '98

* Grand Prix Golden Maile du Festival International de Film de Hawaii

Alexei and the Spring / 2002

* Prix Readers du Berliner Zeitung et Prix "International Cine Club " du Festival International du Film de Berlin

* Grand Prix Centaur du Festival International du Film de St. Petersburg "Message to Man"

* "GOLDEN LYNX" du Festival ÖKOMEDIA 2002

* "AQCC Critics Award" in MONTREAL INTERNATIONAL FESTIVAL 31st Edition